

« Ils se battirent pour que la France reste la France ». Des sanglots dans la voix, Macron repeint les poilus en résistants et en héros qui seraient morts pour sauver la France. Mais la France depuis un siècle rejette ce mensonge des maitres et des brutes galonnées. **Non, ils ne se sont pas sacrifiés, ils ont été sacrifiés.** Le Chemin des Dames n'est pas le Vercors. Non, ils n'ont pas consenti, ils ont été contraints. Chacun en France a un grand-père qui fut un morceau de cette chair à canon. Sous ces quatre années de commémoration insipide la mémoire a fait son chemin souterrain malgré tout. Une lettre retrouvée, un nom sur du marbre, un dessin sur un carnet, un bout de soulier, des silences. Rien de glorieux dans ces silences mais des souffrances sans fond, sans nom. Un hébètement. En faire des résistants est une insulte à leur mémoire tout comme à la mémoire des résistants du Limousin ou de l'affiche rouge. Fous de peur, de poux et de pinard, la gueule arrachée dans la boue des tranchées, **jamais la chair à canon n'a accepté d'être de la chair à canon. Jamais.** Le poilu, ce héros, c'est la figure que l'oligarchie impose depuis un siècle, de commémorations en représentations, de films en livres scolaires, de recherches savantes en bandes dessinées. Pour Macron et son vieux monde il s'agit d'effacer ce que disait Anatole France « **On croit mourir pour la patrie, on meurt pour des industriels** ». Voilà pourtant bien de quoi débattre âprement aujourd'hui.

Cette guerre fut la matrice de la violence totalitaire mais aussi le moyen d'amputer la force ouvrière et paysanne. Le chauvinisme a servi à détruire le profond mouvement social du début du 20ème siècle. Dans les neufs premiers mois de la guerre, 500 000 petits français furent tués. Par consentement ? Pour que la France reste la France ? Oui, celle de Nivelle, de Foch, de Mangin, de Pétain, des banques et de la grande industrie, et du monde politique à leur service, c'est à dire le monde de Macron, le beau monde avec du sang de pauvre sur ces gants blancs, le beau monde qui porte l'entière responsabilité de ce massacre, le beau monde criminel. « Un massacre entre des gens qui ne se connaissent pas au profit des gens qui se connaissent et ne se massacrent pas » disait Paul Valéry. Est-ce là, une manière de voir a posteriori, après la bataille en somme ? Non. En 1915, depuis la prison où elle était enfermée pour incitation à la désobéissance, Rosa Luxembourg écrivait dans son journal :

« La guerre entre les nations est venue imposer la lutte des classes, le combat fratricide du prolétariat, massacre d'une ampleur sans précédent. Ces millions de morts, neuf sur dix sont des ouvriers et des paysans, c'est une guerre inédite, industrielle, déclenchée au nom du nationalisme mais menée pour la domination des marchés. Cette guerre ouvre en vérité la voie à la mondialisation du capital, à la conversion de toute richesse, de tout moyen de production en marchandise et en action boursière. Elle transforme les êtres en matériel humain. C'est l'avenir d'un socialisme humaniste que cette guerre est en train de détruire ».

Nous, nos héros, nos résistants, sont les 15 000 qui désertèrent chaque année, ce sont d'abord les mutins, les milliers de mutins qui mirent la crosse en l'air, les 3 700 qui furent condamnés, les 953 fusillés pour l'exemple, nos héros sont aussi les mutilés volontaires et tout ceux qui fredonnaient la chanson de Craonne, quitte à se faire casser les dents à coups de crosse. Oui, ceux là « se battirent pour que la France reste la France ». La nôtre. Celle de Georges Mermet, mon père. Pas un héros non plus celui là, mais « de la viande », une de ses expressions quand il nous racontait le Chemin des Dames, la Somme, l'Italie, « On était de la viande ». Né en mai 1897, mon père, apprenti orfèvre de Belleville, mobilisé au début de 1916 fut de tous les fronts et de toutes les blessures jusqu'au bout. Éventré, brûlé, traumatisé, il n'a pas fait ça pour votre France monsieur Macron. Je ne veux pas parler à sa place, on n'ouvre pas une boutique dans un cimetière mais, en hommage à sa mémoire je veux juste évoquer ce 13 mai 1993, lors de son enterrement dans l'église de notre banlieue rouge. Discours, fleurs et recueillement, lorsque deux messieurs s'approchèrent et déployèrent un drapeau tricolore sur le cercueil. De la part de la mairie ? De la part d'une organisation d'anciens combattants ? Toujours est-il qu'aussitôt, à la demande de notre mère, l'un d'entre nous se glissa jusqu'à eux et leur demanda d'enlever immédiatement ce bout de tissu. Ce qu'ils firent aussitôt, lentement, laissant apparaître le beau bois blond du cercueil, blond comme la chevelure de Georges lorsqu'il avait vingt ans au Chemin des Dames.

**Daniel MERMET**